

FICHE SYNTHÉTIQUE

PERSONNES NON-BINAIRES

PERCEPTION GLOBALE DE LA SITUATION DES PERSONNES LGBTIQ+ AU LUXEMBOURG

Une situation globale qui s'est améliorée, mais des difficultés qui persistent :

La situation globale s'est beaucoup améliorée au Luxembourg et il y a une tendance vers plus d'acceptation. Cependant, si l'on veut vivre son identité ouvertement ou si l'on est une personne plus sensible, alors il y a encore beaucoup d'améliorations à apporter. De manière générale, quand il s'agit de personnes gays ou lesbiennes, les gens comprennent. Pourtant, dès qu'il s'agit d'identité de genre, les gens sont peut-être familiers avec les femmes trans, mais pas avec les autres identités. Il y a aussi une sorte de fixation sur le genre, notamment de sans cesse genrer chaque personne. Même dans l'exécution de tâches quotidiennes banales, comme aller faire les courses, on ressent le poids du Madame/Monsieur.

Discriminations indirectes, effets réels :

Au Luxembourg, on a le sentiment qu'au quotidien il y a moins d'attaques frontales envers les personnes LGBTIQ+, en même temps, beaucoup de discriminations sont indirectes. Certaines institutions ne vont rien changer à leur fonctionnement (p.ex. système informatique, changement de nom) qui désavantage ou exclut les personnes queer. En plus, elles vont utiliser l'absence de lois de protection des personnes LGBTIQ+ pour ne pas agir. Ces mêmes institutions vont se présenter comme alliées et mettre en avant les personnes queer qui correspondent à leur image de marque.

Ne pas faire de vagues et maintenir la binarité :

Au Luxembourg, il y a cette tendance générale – qui ne concerne pas uniquement les questions de sexualité et de genre – de ne pas se démarquer des autres et de ne pas faire de vagues. Ainsi, s'il y a une acceptation et une

connaissance plus accrue des identités binaires, par exemple être un.e homosexuel.le cisgenre, cela n'est pas le cas pour les identités non-binaires, agenres, bisexuelles et pansexuelles. Même dans la communauté LGBTIQ+, on ressent cette tendance « très corporate, très gay » et il arrive que certaines connaissances gays aillent demander aux personnes non-binaires de s'adapter. Eux-mêmes ne vont pas questionner leur comportement blessant envers les personnes non-binaires. Ce comportement donne lieu à des micro-agressions au sein de la communauté LGBTIQ+ qui touchent ceux qui sont le moins conformes aux normes de genre et de sexualité.

Solidarités et frictions au sein de la communauté LGBTIQ+ :

La communauté LGBTIQ+ n'est pas homogène et des frictions sont mises en avant. Au niveau des individus, les gens sont très centrés sur leurs identités et restent dans leurs propres groupes. Au même titre, la communauté LGBTIQ+ *mainstream* exclut ceux qui ne s'y intègrent pas vraiment pour ne garder que les « bons gays ». Au niveau des associations il y a des conflits sur qui a raison sur tel point, qui gère la meilleure organisation, qui est la plus présente dans les médias. La communauté queer est décrite comme « se déchirant de l'intérieur ». Cela est perçu comme regrettable, car au lieu de se mettre d'accord sur ce qui rassemble la communauté, certaines n'arrivent pas à mettre de côté leur « petit ego ». Le problème est que les adversaires pourraient profiter d'une communauté queer affaiblie. Malgré beaucoup de potentiel à développer, il y a aussi de la solidarité entre personnes queer. Cette solidarité est surtout ressentie de la part des personnes trans binaires.

De même, c'est lors d'événements ou de rencontres plus petites qu'on se sent le plus à

l'aise. En revanche, plus un événement grandit, plus il devient « cis », comme la Pride. Être dans sa bulle queer, notamment avec des personnes qui vous ressemblent, donne l'impression d'exister. De même, la queer *bubble* offre sécurité, car on n'a pas besoin de légitimer son existence ou de se rendre vulnérable quand on expose son identité.

EXPÉRIENCES PERSONNELLES

Mégenrer et non-respect des pronoms :

Genrer correctement une personne et utiliser les pronoms choisis avec respect favorise le sentiment d'appartenance des personnes non-binaires. Les interactions sociales montrent cependant que cela n'est pas toujours le cas. Des phrases telles que « je ne peux pas utiliser tes pronoms, c'est trop compliqué » ont déjà été entendues. Ceci est perçu comme très agaçant et a une conséquence directe sur le *coming-out*. On choisit minutieusement les lieux, les moments et les personnes auprès desquelles on va se présenter comme non-binaire.

Le milieu professionnel ne favorise pas le *coming-out* :

Dans les milieux professionnels, les personnes non-binaires évitent de faire leur *coming-out*. Si des collègues ou des supérieurs sont ouvertement anti-LGBTIQ+ ou peu favorables à la question, on pense d'abord à se protéger et à protéger son emploi. On peut être *out* auprès des autres collègues queer, mais on ne va pas s'exposer. De même, on peut choisir de montrer un peu de *queerness* en portant des pins ou autres accessoires aux couleurs enby ou arc-en-ciel, mais on n'aborde pas directement le sujet, sauf si une autre personne en demande la signification. Pour d'autres, même en travaillant dans des milieux plus ouverts, comme le domaine de l'anti-discrimination ou de la promotion de la diversité, on n'ose pas faire de *coming-out*. D'autres pays sont ressentis comme plus ouverts, comme par exemple l'Allemagne, où les gens semblent plus conscients de la thématique et où l'on utilise plus systématiquement FLINTA (raccourci pour Frauen, Lesben, Inter, Non-Binary, Trans, Agender) ou l'étoile (*) pour symboliser la diversité des genres. Finalement, il est aussi question de ne pas provoquer de discussions au travail et de ne pas devoir s'expliquer. On ne veut pas être traité.e différemment des autres collègues de travail et on se pose la question « pourquoi, au juste, doit-on faire un *coming-out* ? ».

Relations familiales et *coming-out* :

Dans la vie privée aussi, faire son *coming-out* implique un questionnement sur les coûts-bénéfices, notamment si on investit trop d'énergie pour peu d'impact. On préfère aborder son identité non-binaire auprès de personnes proches et qui sont compréhensives. Cela peut être un cercle d'amis quasi exclusivement queer ou certains membres de la famille. Ainsi, on peut être *out* auprès des parents et/ou des adelphe, mais pas forcément auprès des grands-parents. Cela dépend de la complexité ressentie à devoir expliquer et faire comprendre la non-binarité aux membres de la famille. À cela s'ajoute, que certaines personnes non-binaires passent d'abord par un *coming-out* lié à l'orientation sexuelle. S'il y a eu un rejet ou non-acceptation lors du *coming-out* lié à l'orientation sexuelle, on va être moins enclin.e à dévoiler sa non-binarité par la suite. Face à la remise en question de leur orientation sexuelle (« es-tu sûr.e ? », « tu te trompes ! », faire comme si cela n'existait pas, etc.) la personne concernée va abandonner toute tentative d'aborder la question de l'identité de genre. Quand la non-binarité est annoncée, les mêmes mécanismes d'incrédulité et de déni (« ce n'est qu'une phase ! ») de la part de l'entourage sont à l'œuvre. La non-reconnaissance familiale pèse lourd sur le bien-être des personnes concernées et mène certaines à limiter leurs contacts familiaux.

Expressions de genre non-binaires, entre revendication et discrétion :

La façon de présenter son genre et de le vivre en public varie selon les aspirations personnelles, mais aussi selon les craintes des personnes non-binaires. Certaines utilisent des pronoms binaires (il, elle) ou un mélange des deux (il/iel ; they/elle), dépendant des interactions avec autrui et des situations de revendication d'une identité non-binaire. D'autres vont passer par un changement plus visuel qui va marquer leur apparence (p.ex. style vestimentaire, coiffure, accessoires, etc.). Ce changement peut s'accompagner d'un *coming-out* qui permet d'affirmer son identité. Dans le cadre familial ou professionnel, ces changements sont perçus par l'entourage. Cela peut créer des situations difficiles, parce qu'en extériorisant son identité, il faut aussi penser à sa sécurité physique et émotionnelle. Il y a également des réflexions quant aux changements corporels, comme la prise d'hormones, les modifications vocales et les chirurgies du torse (p.ex. mastectomie masculinisante). En tant que personne non-binaire qui a été assignée femme à la naissance, on peut être lu.e comme une femme



ou, selon les codes d'expression de genre et de *queerness*, comme une lesbienne. Cette forme de passing évite que l'entourage ne pose de questions ou soit au courant de l'identité non-binaire. En même temps, elle rend la non-binarité invisible et on a l'impression d'être sous couverture (« *undercover* ») ou de faire de la costumade cisgenre (« *cis-cosplay* »). Externaliser son ressenti de genre s'accompagne d'un questionnement profond sur la nécessité d'être soi-même, mais aussi de se retrouver face à un choix perçu comme impossible : être *out* ou non. Pour certain·es, revendiquer la non-binarité ne signifie pas qu'on va se couper les cheveux pour que l'entourage puisse déterminer le genre ou pour qu'on passe pour une personne non-binaire. L'objectif est avant tout de se sentir à l'aise dans sa peau. Cet objectif est difficile à atteindre pour certain·es, iels ne sentent pas à l'aise dans leur peau et souffrent de dysphorie de genre. On se sent coincé·e et on ne sait pas dans quelle direction se diriger : prendre des hormones ? Se soumettre à une chirurgie du torse ? Quel est le bon choix ? Finalement, on va jusqu'à « envier » les personnes trans binaires, car elles savent où elles veulent aller.

Lutte quotidienne et épuisement :

Naviguer quotidiennement dans une société construite sur la binarité de genre est épuisant. Pour les gens on est souvent la première personne non-binaire qu'on rencontre. On choisit ses combats, car on n'a pas forcément envie d'être la seule personne de référence sur la non-binarité. On ne souhaite pas non plus que les gens comptent autant sur les personnes queer pour les éduquer. Si, par exemple, quelqu'un utilise incorrectement les pronoms, on peut choisir de ne pas argumenter et dire à la personne d'aller se renseigner. En même temps, les personnes non-binaires sont confrontées aux fausses informations qui circulent sur internet concernant la non-binarité et la transidentité. Ainsi, elles sont partagées entre « être une grande source de connaissances » et « ne pas avoir à tout expliquer tout le temps ». Les personnes non-binaires qui sont *out* vivent des difficultés au quotidien, mais elles savent aussi qu'elles peuvent revêtir le rôle de modèle pour les jeunes générations. Exposer sa vie demande beaucoup d'énergie et on se pose la question si cela en vaut la peine.

Stratégies pour aller de l'avant et prendre soin de soi :

Certaines personnes non-binaires développent des stratégies de résilience, car la société n'incite pas les

minorités de genre à être suffisamment confiantes pour exiger le respect qu'elles méritent. Ces stratégies s'inscrivent dans un processus d'affirmation de soi et peuvent constituer un tournant dans la vie des personnes concernées. On peut, par exemple, utiliser un peu de spiritualité pour gagner en estime de soi et en énergie. La métaphore de l'arbre est utilisée pour décrire comment, en travaillant sur les racines de l'arbre, il ne pourra pas tomber en cas de vent fort. Dans les interactions avec autrui, il est question de poser des limites claires en demandant aux gens de respecter les pronoms choisis. On ne demande plus timidement « s'il-vous plaît respectez mes pronoms ». Si on a l'impression que les autres ne respectent pas leur identité, on leur dit de passer leur chemin.



« We cannot even be discriminated, because we don't exist. We're not even conceptualised, we're not even there. »

COMMENT EXISTER AU-DELÀ DE LA BINARITÉ AU LUXEMBOURG ?

La binarité du droit :

Au niveau politique on a l'impression qu'on discute beaucoup, mais que rien ne change réellement – surtout concernant des lois qui aillent au-delà de la binarité. Même la loi de 2018 relative à la modification de la mention du sexe et du ou des prénoms à l'état civil est constituée sur une logique binaire. Ainsi, le·a gestionnaire peut refuser le changement d'un prénom qui ne correspond pas à la binarité de genre et au « sexe opposé » du·de la requérant·e (www.legilux.public.lu/eli/etat/leg/loi/2018/08/10/a797/jo). Selon la loi, les personnes non-binaires, mais aussi les personnes intersexes n'existent pas et cela se ressent dans les échanges avec des représentant·es politiques et ministériel·es. On va utiliser des arguments que cela est trop compliqué à réaliser et, par exemple, mettre en avant les questions d'incarcération ou de normes sportives internationales. Finalement, malgré une réception positive de voir des représentant·es politiques présent·es à des événements LGBTIQ+, cela n'améliore pas la situation des individus concernés.

Les espaces pour femmes et l'égalité de genre :

Les programmes de promotion de l'égalité de genre signifient la plupart du temps la promotion de l'égalité entre les femmes et les hommes. Il en résulte un sentiment de ne pas être la·e bienvenue·e et on a du mal à se reconnaître dans les politiques d'égalité de genre binaires. À cela s'ajoutent les expériences dans les espaces féministes ou de promotion des droits des femmes. Même dans ces espaces supposés être bienveillants, il est difficile pour les personnes non-binaires de trouver leur place. Ainsi, l'organisation d'événements féministes majeurs comme le 8 mars conduisent à des discussions quand il s'agit d'activement inclure la question non-binaire, mais aussi trans, queer et lesbienne. L'attitude générale consiste à dire que « bien sûr, vous êtes inclus·es », mais en même temps ce sont des sujets « trop spécifiques » pour les traiter à part entière. Certaines personnes non-binaires vont jusqu'à questionner leur légitimité au sein des luttes féministes. Cela arrive, par exemple, quand pendant la marche féministe une inconnue vous approche pour critiquer la pancarte comportant le message « le féminisme n'a ni de genre, ni de frontières » et pour vous reprocher « d'affaiblir la journée des femmes » et de « diluer le message qui met en avant les femmes ».

Les points aveugles de la cisnormativité :

Aux yeux de beaucoup d'institutions, les personnes non-binaires n'existent pas. Les fédérations sportives, par exemple, ne pensent pas activement à cette question et il faut qu'une personne non-binaire ou trans aborde le sujet pour que la fédération se confronte à son fonctionnement cisnormatif. Il en va de même dans la recherche, où la non-binarité est absente. Même dans les enquêtes qui s'intéressent au genre, la question non-binaire n'est pas intégrée. Finalement, la question de l'accès aux sanitaires pour les personnes non-binaires fait défaut.

« I need to be who I am and to be seen for who I am. I feel like an impossible choice, to be out or not. »

« If I don't tell them, they can't hurt me. »



ATTENTES

Refonte des programmes éducatifs :

Il faudrait une refonte importante de tous les programmes éducatifs, ainsi que des formations pour les personnes qui travaillent dans l'éducation, dans les Ministères, dans la recherche et à l'université.

Garantir la justice sociale :

Les tensions géopolitiques et économiques impactent le sentiment de sécurité de la population générale. Dans cette période menaçante pour l'humanité, il ne faudrait pas uniquement se tourner vers des lois sécuritaires, mais renforcer la justice sociale.

Solidarité des associations LGBTIQ+ et féministes :

Avec la montée de la misogynie et de la masculinité toxique, il faudrait plus de solidarité au sein des associations LGBTIQ+ et féministes. Si les luttes vont plutôt se concentrer sur les droits fondamentaux et la protection des minorités, il ne faudrait cependant pas négliger les activités d'épanouissement personnel.

Visibilité et représentations diversifiées des personnes non-binaires :

Il y a très peu de connaissances sur la vie des personnes non-binaires et encore moins dans une approche intersectionnelle. Il faudrait s'intéresser aux expériences et représentations des personnes non-binaires vieillissantes ou racisées.

UTOPIES QUEER

« Avoir le droit d'être différent·e dans l'indifférence. Je n'ai pas besoin d'une société arc-en-ciel avec des arcs-en-ciel partout. »

« Arrêtez de tout genrer. Nous sommes juste des personnes. Pourquoi avons-nous besoin d'un marqueur de genre sur nos cartes d'identités ? »

« Moins d'agitation, plus de “nice to meet you”. Pas de chichis à notre sujet. »

« Des toilettes neutres. »